

## Aux côtés de Jean Morin

Il était un président exigeant et indulgent. Combien de fois, au cours de réunions de travail, coupait-il court aux envolées lyriques si fréquentes lorsqu'il s'agit d'océan par un sec rappel à la réalité : « Je ne veux pas d'idées, il y en a toujours trop. Je veux des résultats. » Ayant représenté le Centre national pour l'exploitation des océans auprès de l'Institut Français de la Mer, avant d'assurer la charge de « la Revue Maritime » après la retraite de Joseph Martray, j'ai bénéficié pendant des années de son indulgence.

Ayant été très haut fonctionnaire d'autorité aux importantes responsabilités, il savait déléguer, faire confiance aux collaborateurs, et contrôler. Il exigeait de moi la rigueur dans la conception et dans l'exécution. En échange, une fois la confiance établie, l'amitié prenait la forme de la taquinerie. Le regard pétillant et la bouche en demi-sourire, il aimait plaisanter mon caractère réservé et mon expression souvent tranche-montagne.

Son expérience des hommes et des situations était immense, en fonction des époques dramatiques traversées et des multiples expériences qu'il avait vécues. Il pensait « vrai » des hommes, une vérité acquise de rude manière. Était-ce son étonnante capacité de jugement qui lui ouvrait toutes les portes, notamment celles du monde politique ? Il lui suffisait de demander un entretien, en infatigable promoteur du « parti de la mer » qu'il était, pour l'obtenir tant d'un commissaire européen à Bruxelles que d'un homme politique à Paris.

Je l'ai accompagné à plusieurs reprises dans l'angle droit parisien, de Saint-Germain-des-Prés à Sèvres Babylone en passant par le carrefour Bac - Saint-Germain, où l'on trouve la plus forte concentration de bureaux d'hommes d'État en réserve de la République. Nous avons ainsi connu d'un côté du boulevard Saint-Germain le « bureau d'attente » de Raymond Barre, de l'autre celui de Jacques Chirac. Boulevard Raspail, nous avons connu un même entresol abritant successivement le Nouveau Contrat social d'Edgar Faure, l'état-major des Jeunes Giscardiens, puis la Fondation Robert Schuman.

Nous fûmes reçus un jour dans les bureaux des services du Premier ministre situés rue de Varenne en face de l'Hôtel Matignon. En y pénétrant, Jean Morin me dit qu'André Malraux y avait eu un bureau avant de devenir ministre de la culture. Le bâtiment était noblement ancien. Les portes étaient souvent gondolées par l'âge ce qui rendait leur manœuvre difficile. « Je suis gardé par les anges », avait dit Malraux à Jean Morin. Notre interlocuteur était un jeune futur grand commis de l'État qui, par le peu de courtoisie qu'il nous manifesta, nous fit comprendre que les questions maritimes lui étaient indifférentes. À la fin de l'entretien, les vénérables portes furent refermées derrière nous avec un terrible claquement de départ d'artillerie. « Malraux a manifestement emmené les anges avec lui », murmura Jean Morin.

L'œil en coin et le demi-sourire observaient et jugeaient. Nous nous retrouvâmes

un soir à une somptueuse réception donnée au Conseil d'État par une association professionnelle de presse. Le spectacle des verres à demi pleins abandonnés sur les pupitres gainés de peau gaufrée à l'or fin des salles de commissions, celui des timbalines de crème glacée jonchant le tapis de la Savonnerie du Salon bleu, celui du maelström de mouvements browniens entourant l'entrée du Premier ministre de l'époque lui inspirèrent, *mezzo voce*, ce seul commentaire : « La Comédie humaine... »

Le grand préfet qu'il avait été ne pouvait pas ne pas être un personnage de Balzac. Il était pour moi à la fois Horace Bianchon, le médecin qui n'est jamais dupe, et Henri de Marsay, l'homme politique redoutablement efficace. Bianchon, dans la foule en mouvement de la Comédie humaine, circule partout, observe, analyse, aide par une poussée imperceptible et est appelé dans tous les milieux. Il donne l'impulsion à l'action, puis il s'en va, aussi impartial et froid à juger qu'à soigner en thérapeute. Marsay, homme politique qui sera Premier ministre, ne s'étonne pas et ne recule pas dans l'action. Comme lui, Jean Morin ne se laissait étonner par rien.

Il éprouvait intensément « l'ironie dramatique » de certaines situations. Nous revenions de Bruxelles en voiture. Il avait fait accepter par la commissaire européen aux transports le projet d'étude sur l'intérêt du cabotage européen afin d'alléger le transport terrestre que le professeur André Vigarié et moi devions entreprendre. Il évoqua quelques souvenirs. Il était au début de la IV<sup>e</sup> République, me dit-il, membre du cabinet d'un ministre important. Son homologue britannique l'appela au téléphone pour demander la collaboration du gouvernement français dans une affaire délicate suscitée par les derniers soubresauts du mandat exercé en Palestine par la Grande-Bretagne.

Yitzhak Shamir, dirigeant du groupe Stern alors récemment rallié à l'Irgoun de Menahem Begin, était recherché (*wanted*) par les polices de Sa Majesté. Or souriait Jean Morin, Shamir était à ce moment-là en face de lui, assis sur un fauteuil de la République. Le gouvernement français avait été choqué et irrité par la brutalité avec laquelle les Britanniques avaient traité l'affaire de l'*Exodus*, allant jusqu'à interner les passagers du navire, candidats à l'immigration et pour la plupart ayant échappé à l'Holocauste, derrière les barbelés d'un camp situé... en Allemagne.

Être son collaborateur pour les tâches qu'il déléguait était un plaisir. Je m'efforçais de bien comprendre sa pensée, et de bien définir les objectifs. Aussi le retour après sa lecture d'un projet d'article ou d'intervention ne portant que peu ou pas de modifications était pour moi un moment privilégié.

Je pus lui dire une fois en public le respect et l'affection que je lui portais. Mon goût – « pédant » disait-il en souriant - pour les citations m'avait incité à chercher pour le lui dédier un texte de l'Ancien Testament (Psaumes, I, 3 et 6) :

*« Il est comme un arbre planté près d'un courant d'eau  
Qui donne son fruit en sa saison  
Et dont le feuillage ne se flétrit point.  
Tout ce qu'il fait lui réussit ;  
...Car l'Éternel connaît la voie des Justes. »*

Je ne puis que reprendre ce texte, non pas comme une épitaphe, mais comme l'ouverture du souvenir.

Claude Benoît